

## imaginaires collectifs : quelques clarifications

EN MAI 2005, l'historien Claude Couture publiait dans ces pages un commentaire étoffé de mon dernier livre (*La Pensée impuissante. Échecs et mythes nationaux canadiens-français*) et, plus généralement, de mes travaux comparatifs sur les nations du Nouveau Monde. Ce commentaire formule d'importantes questions auxquelles bute l'histoire culturelle – et auxquelles je ne prétends pas avoir réponse. En fait, je considère le texte de C. Couture comme une réflexion parallèle (sinon complémentaire) à la mienne, comme une tentative pour aller plus loin sur le terrain complexe de l'histoire culturelle comparée. Et j'y accorde d'autant plus d'attention que la compétence de ce collègue est bien connue, notamment son excellente connaissance des réalités états-unienne.

La présente intervention voudrait simplement rendre plus féconde cette réflexion commune en l'affranchissant de quelques malentendus sur lesquels elle risque de trébucher. Je relève en effet, dans le commentaire de C. Couture, quelques assertions qui ne s'accordent pas avec mes écrits, et ce, sur des points importants. Je crois utile d'en faire un bref rappel. Dans mon essai sur la *Genèse des nations et culture du Nouveau Monde*, j'aurais endossé la thèse de Louis Hartz (sur les transferts de fragments idéologiques) en y appuyant mes analyses (C. Couture y revient à quelques reprises dans son texte). Or, si j'ai rappelé la démarche de Hartz (p. 17–19), c'est seulement pour la critiquer et la rejeter entièrement.

Au sujet des contradictions, je me suis efforcé de proposer une analyse nuancée en prenant soin de signaler leurs effets contrastés, imprévisibles : tantôt elles inhibent, elles paralysent la pensée et la rendent inopérante, tantôt au contraire elles la relancent en la dynamisant. Tout dépend ici des mythes mobilisés par la raison et du type d'articulation qu'ils instituent. Je reconnais donc sans peine dans mes travaux (et sans « exiger » nulle part de « pensée claire ») qu'il peut y avoir des pensées ambiguës efficaces.

Je me suis autorisé à utiliser la notion d'échec mais toujours en l'objectivant, soit à l'aide de données statistiques comparées (exemple : des indices de sous-développement), soit en référence aux objectifs explicites que s'étaient fixés les intellectuels, soit encore en me reportant aux bilans qu'ils ont eux-

mêmes esquissés de leur démarche. Par ailleurs, à propos du Québec, je ne parle nulle part d'échec « lamentable ».

J'ai utilisé le concept de pensée impuissante pour caractériser globalement l'univers intellectuel des penseurs que j'ai étudiés. Mais ce constat vaut seulement pour la période 1850–1960. Je n'ai porté aucun jugement sur l'ensemble des décennies ultérieures, sauf pour dire que la Révolution tranquille a coïncidé avec une radicalisation de la pensée francophone.

À propos des collectivités neuves, je parle de continuisme quand elles décident d'inscrire leur destin dans le prolongement de leur mère patrie, et de rupture quand elles lui tournent le dos et en rejettent le modèle pour reconstruire à neuf. Or, je n'ai assimilé aucune de ces deux grandes orientations à un type de pensée quelconque. Par exemple, on trouve aussi bien la pensée organique que la pensée fragmentaire associées au continuisme, et aussi bien la pensée radicale que la pensée organique associées à la rupture. Je précise aussi que, selon la définition que j'en donne, la pensée organique n'est pas nécessairement une « pensée claire », comme C. Couture me le fait dire.

De même, je montre (dans la *Genèse*) que le Canada a réalisé sa rupture avec la Grande-Bretagne, mais selon un cheminement original, étalé sur près de deux siècles, en évitant les traumatismes, les actes radicaux. Je parle dans ce cas (comme pour l'Australie et la Nouvelle-Zélande) d'une rupture à petits pas (dernier épisode en date : le rapatriement de la Constitution), à l'opposé du modèle états-unien.

À propos des États-Unis, justement, il est inexact que j'ai assimilé cette nation à la pensée organique. Je montre que son passé culturel offre quelques exemples spectaculaires de ce type de pensée (notamment l'*American dream*), mais on y trouve aussi, bien évidemment, des expressions de pensée radicale – et sans doute aussi de pensée fragmentaire.

Je me permets de signaler que, dans *La Pensée impuissante*, en plus des quatre intellectuels dont le commentaire de C. Couture fait mention, j'étudie dans un premier chapitre tout le discours de la colonisation, dans lequel je retrouve également l'expression dominante d'une pensée fragmentaire. Le livre comprend par ailleurs un chapitre synthèse dans lequel je reviens sur Lionel Groulx.

Je termine cette note sur un désaccord. Comme j'ai essayé de le montrer, je crois vraiment que l'histoire des États-Unis s'est inscrite dans une dynamique de rupture par rapport à la Grande-Bretagne et à l'Europe. Rupture politique d'abord, comme l'attestent la Révolution de 1776 et les guerres d'indépendance, grâce auxquelles le lien colonial a été brutalement coupé pour être remplacé par un régime démocratique. Rupture culturelle ensuite, qui s'est manifestée de multiples façons, notamment : le puissant mythe fondateur de la régénération et du relais de la civilisation, selon lequel les États-Unis reprenaient la grande mission civilisatrice que l'Europe intolérante et corrompue avait trahie; le projet de « bâtir un pays sans ancêtre » (B. Franklin), supérieur à tout ce qui avait précédé (l'histoire recommençait en

quelque sorte à zéro); l'appropriation spectaculaire de la langue anglaise comme « nouvelle » langue nationale, etc.

C. Couture pense le contraire en invoquant le fait (incontestable, j'en suis) que ce pays, finalement, n'est pas aussi différent qu'il le croit de la « vieille Europe », dont il a repris les traditions religieuses, l'instinct colonisateur et impérialiste, les penchants racistes et violents. Mais tout cela n'empêche pas que, (a) au départ, ce pays s'est dressé contre sa mère patrie qu'il jugeait décadente, (b) il a voulu couper ses racines, (c) il a accueilli bien des immigrants européens, mais en supposant qu'ils se transfiguraient au contact de la terre américaine, (d) il a rêvé durant toute son histoire d'un destin entièrement neuf, supérieur et différent.

Gérard Bouchard  
*Université du Québec à Chicoutimi*